

Lettres en harmonie

Les *Écrits*-20 aiment la difficulté et les défis, sortir des sentiers battus, explorer des pistes inhabituelles.

Pour les satisfaire, *Les Amis des Mots* cherchent des invites originales, loin du seul mot ou de l'idée générique. Ainsi, les *Écrits*-20 ont-ils été invités, en avril, à écouter une musique et poser une histoire sur la mélodie.

Le résultat est à hauteur de leurs efforts. Bravo pour leurs prouesses et leur créativité



Les lecteurs sont invités à suivre le même itinéraire : écouter la musique

Amen de Pavel STANĚK

et l'accompagner des textes des *Écrits*-20.

À consigne particulière, présentation particulière !

Certains auteurs vous laissent marier leurs mots et la mélodie ; d'autres ont préféré fixer des repères de lecture et vous inviter à patienter pour que les mots et les notes s'unissent mieux.

Pour respecter ces nuances, chaque texte est présenté sur des pages spécifiques.

Lettres en harmonie

Clair-obscur	2
Agathe Débus	
L'auberge des rêves oubliés	4
Noémie Gilsinger	
Improbable rencontre	6
Baya	
Intimité partagée	7
Élisabeth Guélaën	
L'épopée d'une vie	8
Marion Martin	
La ronde des nuages	9
Joëlle Caujolle	
Le messager	11
Mathias Grumberg	

Clair-obscur

Sans même l'avoir prémédité, ma vie a basculé en une fraction de seconde et un coup de frein tardif. Comme quoi, la vie, c'est une sacrée saloperie, d'un cynisme à vous faire grincer des dents.

La masse inerte gît sur l'asphalte humide. Je tâte le corps sans vie du bout de ma chaussure. Pour être sûre. Au cas où. Mais aucun miracle ne surgit et je reste là, les bras ballants, mon pied essayant vainement de réanimer le défunt.

Ma voiture fume encore de sa collision impromptue, les traces de pneus bien visibles sur le goudron. Les portières ouvertes aux quatre vents hurlent leur impuissance face à la scène chaotique que j'ai créée.

Mon premier mort, tiens. Ma première véritable expérience de la vie et de ses limites. Cruelles, d'ailleurs, il faut bien le dire.

Est-ce que ça se note sur un CV ? J'aurais bien besoin de formations complémentaires.

Le vent crie entre les arbres, j'entends ses ricanements dans l'air qui me fouette la peau. À croire que je l'ai bien cherché. Peut-être, qui sait.

Comment est-ce arrivé ? Est-ce indiqué sur une quelconque notice qu'il ne faut jamais quitter la route des yeux lorsque l'on prend le volant ? En petites lettres, en bas d'une page noircie, à côté d'un astérisque presque invisible. J'y regarderai à deux fois, si j'en ai l'occasion.

Je suis figée mais je tremble. J'ai l'impression d'avoir tout oublié. Je ne ressens rien d'autre qu'un immense vide au fond de la poitrine. La même absence qui m'accompagne chaque jour. Rien de plus, rien de moins. Comme si ôter la vie n'était qu'un détail en somme. Ou est-ce moi, qui me traîne déjà depuis des années ? Plus vraiment vivante, mais pas encore morte.

Est-ce que ça m'aiderait de voir le visage inanimé ? Est-ce que je ressentirais enfin quelque chose ?

L'obscurité est partout sur cette route de campagne. Jusqu'aux tréfonds de mon cœur. Pourquoi a-t-il fallu qu'une âme esseulée se promène à une heure aussi tardive, au moment même où mes yeux se posaient sur l'écran de mon téléphone ? L'appareil a émis sa sonnerie habituelle et *son nom* s'est affiché. En lettres noires. En lettres grasses, infâmes.

Je ne pensais pas qu'*il* me recontacterait.

Foutu timing.

Moi aussi, à une époque je me baladais dans les routes de campagne fleuries. C'était avant. Avant que les fleurs ne fanent et que les couleurs ne disparaissent.

Je ne vois plus qu'en noir et blanc.

Je glisse les mains dans mes poches, à la recherche d'une solution. Je ne trouve rien d'autre qu'un vieux mouchoir déchiré. Je marche sur un fil, prête à basculer d'un côté ou de l'autre. C'est ça, faire un choix : tomber dans l'inconnu sans possibilité de retour en arrière. S'écraser, se perdre.

Je n'aime pas choisir. Je n'ai jamais voulu trancher. C'est d'ailleurs ce qui l'a poussé à partir. Ou alors c'était l'érosion de mes sentiments. Mon manque d'objectif. Ma lassitude de la vie. Un peu des trois, aussi.

Je m'assois près du corps désarticulé, les genoux croisés. Un liquide noirâtre s'étale autour de sa tête comme une couronne morbide.

J'aurais aimé que ce soit moi.

Voilà, c'est dit.

Un silence assourdissant suit ma déclaration. Même le vent se tait. Comme s'il ne savait pas quoi faire de ma détresse.

Un hululement brise ma solitude. Juste un instant volé à la nuit.

Je me penche vers la vie qui s'étirole. Mes doigts se referment sur l'épaule tournée vers le sol. Tiens, j'ai le même blouson rayé, je n'avais pas fait attention. Celui qu'il m'avait offert, *l'autre*.

Les regrets tentent de se frayer un chemin jusqu'à moi mais je les repousse. À quoi bon, de toute façon. La porte est fermée depuis si longtemps que les gonds sont rouillés et la serrure condamnée.

Je fais basculer la silhouette sur le dos. Dans le clair-obscur de la nuit, ses traits restent brumeux. Néanmoins, je vois ses cheveux clairs maculés de sang séché. Son visage est ravagé, marqué par la brutalité de l'impact. J'arque un sourcil ; je devais vraiment rouler vite. Je ne sais pas, je ne sais plus.

Les nuages se dissipent et la lune prend toute la place. Auréolée de lumière, la scène m'apparaît sous un jour nouveau. Mon esprit se remet à l'endroit et je vois. Je me vois *moi*.

Étalée sur le bitume, ma silhouette se découpe dans la nuit. Tel un pantin désarticulé, mes membres sont tordus dans des angles inhabituels. Aucun souffle, aucun battement de cœur.

Rien. Le néant.

J'entends le moteur d'une voiture rugir. Mes yeux suivent de loin la fourgonnette qui s'éloigne, phares éteints. Pas de regard en arrière.

Ce n'était pas la mienne finalement. Je n'ai tué personne. Si ce n'est moi, mais est-ce réellement ma faute ?

Le sourire aux lèvres, mon âme réintègre mon corps. Les deux entités se fondent l'une dans l'autre, se retrouvent comme deux amants séparés trop longtemps.

Le vide qui m'oppressait la poitrine disparaît.

Je m'enfonce, retourne à la terre d'où je viens. Mes mains agrippent des racines, caressent la mousse humide. Ma peau se dissout, s'intègre à la tourbe poisseuse.

Enfin, je suis de retour.

Là où tout a commencé.

Agathe Débus

L'auberge des rêves oubliés

Ce n'était pas par hasard qu'on arrivait à l'auberge des rêves oubliés. Il fallait en découvrir l'accès.

On pouvait se perdre en chemin et tomber dans un sommeil profond sans son, ni image.

On pouvait penser l'atteindre en franchissant le seuil de l'étrange cabane des rêves recommencés, ceux souvent pénibles, qui nous revenaient plus souvent que raisonnables et tentaient de s'imposer en maître dans notre royaume onirique.

On pouvait soulever chaque caillou, regarder en-dessous et s'appesantir sur les petites rêveries éveillées, sans qu'elles nous conduisent au-delà d'elles-mêmes.

On pouvait se croire devant la porte convoitée, l'ouvrir et hurler face à un cauchemar fallacieux, mal dissimulé sous des airs inoffensifs.

On pouvait aussi découvrir des rêves plus intenses que ceux oubliés, quand le frisson du plaisir continue d'agiter ses vagues sous la peau, bien après le réveil.

Néanmoins, si malgré tout, on voulait se rendre à l'auberge des rêves oubliés, il fallait s'équiper comme pour partir à la pêche, de grandes bottes, une épuisette et un seau. On enfilait rapidement les bottes avant que le courant du sommeil ne commence à couler entre nos jambes. L'eau montait progressivement jusqu'aux genoux. Alors seulement, il fallait commencer à jouer de l'épuisette. En regardant attentivement la rivière, on apercevait des poissons, de plus en plus gros, filer dans l'eau claire. Il fallait les laisser tranquilles, les rêves ne s'agrippent pas aux yeux ronds des poissons, toujours ouverts de lucidité. J'ai manqué plus d'une fois de concentration, distraite par les éclats de lumière sur leurs écailles. Je tombais dans l'eau, entraînée par le tumulte des rêves de surface, éphémères, légers. Je ne me remettais à la tâche que le lendemain. J'effectuais alors une danse avec de rapides moulinets des bras. Le mouvement me tenait éveillée. Je commençais à les voir. D'abord une tache dorée, puis un aplat sombre. Je plongeais ma main dans l'eau pour essayer de les toucher, qu'était-ce, ces ombres changeantes ? J'en lâchais la précieuse épuisette, elle se perdit immédiatement, tout était à recommencer, de nouveau.

Je revins, un jour sans lune pour me distraire, guidée par le noir profond de la nuit. Je laissais passer les poissons longtemps et ne plongeais mon épuisette que sur ce qui se devinait à peine. J'en recueillis un, enfin, dans mon filet. Je le transvasai au creux de ma main. Le fragment de rêve oublié luisait faiblement. Je ne devais pas le garder trop longtemps au contact de ma peau au risque qu'il ne m'absorbe entièrement. Je savais que le plus difficile restait à accomplir, le puzzle à reconstruire. Dans cet ouvrage, point d'empressement possible, la lenteur s'imposait, les sens en alerte, observation approfondie, toucher les aspérités de sa surface, respirer son odeur fuyante, écouter son chant discret et goûter du bout de la langue, sans qu'elle n'y reste collée, sa parcelle de corps. Ce rêve-là ne s'avalait pas en entier, on le dégustait par petits morceaux. Chaque saveur en révélant une autre jusqu'à ce goût puissant diffusé et déjà échappé. Il irradiait encore ma bouche.

Je l'apercevais comme par le trou d'une serrure. Porte close, j'essayais d'y faire passer mon corps. Bloquée par les épaules, j'agitais ma tête de l'autre côté. Le regard s'enivrait de ce que je voyais mais il manquait l'entièreté qui fait sens, au-delà d'éléments éparpillés. Je les touchais de la pensée sans parvenir à les rassembler. Ils étaient, chacun, orphelin des autres, naufragé sans leur équipage. J'entendais l'eau de la rivière monter d'avantage. Un espace au-dessus de la porte s'était créé. Je me risquais à l'apnée pour le franchir. Je devinais le souvenir des rêves, tout proche, frémir. Il attendait ma récolte dans l'espoir de ne pas disparaître tout à fait.

Une brassée plus loin, les murs invisibles de l'auberge franchis, je contemplais les immenses bibliothèques. Les rêves oubliés occupaient toutes les étagères. Rangés dans des boîtes, ils m'appelaient avec un

petit cri plaintif. Je ne voulais pas en choisir un parmi tant. Je courrais en soulevant les couvercles. Je me penchais au-dessus de chaque boîte, je recevais en un éclair son contenu. Les images se bousculaient, se mélangeaient, je vacillais. Parfois je reconnaissais les gens et les appelaient autrement, parfois je reconnaissais les lieux et ils différaient par de menus détails de ceux réels. Je fixais le rideau tiré de ma chambre, du même bleu que celui de la rivière, je tendais la main pour soupeser son étoffe et je me rappelais soudain que notre chambre n'avait pas de rideau. Je demandais à ma mère sa recette de paella, elle riait. Elle était plus jeune que moi, ma mère sera à jamais plus jeune que moi, c'est comme ça. Le souvenir ondule, se révolte, laisse-nous aller murmurent les rêves. Nous sommes les oubliés, nous habitons ici, nous portons notre solitude, sans risque de mutation par imperfection de votre mémoire.

Je claque la porte d'eau, les boîtes sont emportées dans un tourbillon, je refais surface.

Noémie Gilsinger

Improbable rencontre

- 03.62 Lorsqu'il quitta son corps, aspiré par une force puissante mais éthérée, Jacques Brel se sentit vaporeux. Il regarda s'éloigner ce corps sans regret mais avec une pointe de compassion parce qu'il ne l'avait jamais épargné.
- 23.00 Il se souvint des *Bigotes* [qui] *meurent à petits pas, à petit feu en petit tas* et pensa qu'il avait préféré faire une flambée incandescente de son existence.
- 38.00 La force ascendante qui l'avait enveloppé s'arrêta en douceur. Il en sortit et s'écria :
— *Six pieds sous terre, Jojo, tu frères encore*
Six pieds sous terre tu n'es pas mort
- 54.00 — Je t'ai un peu précédé, s'exclama Jojo. Je t'attendais. Finalement c'est pas si mal ici. Tu vas te reposer et après tu pourras te balader.
- 1.09 Ce n'est pas parce qu'il était passé de l'autre côté que Brel avait renoncé à mettre le bazar. Il fit la tournée de ceux qu'il venait de quitter et qu'il avait (peut-être mal) aimés, Madly, Miche, ses filles, Lino et tant d'autres, leur laissant un souvenir évanescent et ineffable de ces visites.
- 1.25 Il veilla sur le sort de ses amis marquisiens qui lui avaient fait vivre plus intensément son humanité.
- 1.43 Un jour qu'il survolait Bruxelles pour vérifier si elle *bruxellait encore*, il constata que le grand machin qui avait éventré sa ville pendant des années était debout. Le bâtiment de béton, de verre et d'acier était à nouveau en chantier, sorte de plaie ouverte, pour expurger l'amiante qu'on y avait allègrement injectée. « C'était bien la peine d'expulser les bonnes sœurs d'un couvent fondé en 1625 pour cette horreur. Elles étaient plus vivantes que tous ces fonctionnaires. »
- 2.35 Puis il entendit s'élever un hymne qu'il identifia comme l'*Amen* de Pavel Stanek. Se retrouvant devant le compositeur, il l'apostropha avec sa fougue que la mort avait à peine adoucie :
— Tu as pu célébrer ce temple de ronds-de-cuir ?
- 2.56 Presque aveugle, Pavel reconnut cette voix si particulière et sourit :
— Ah Jacques ! tu sais, au début de mes années à Prague, j'ai aimé une jeune française Nous avons dansé avec passion sur ta *Valse à mille temps*. Toi, tu as dévoré la vie par tous les bouts. Tu t'es consumé. Moi, je me suis économisé mais je crois qu'une architecture rigoureuse, en musique comme en construction peut aider l'homme à créer un monde pacifié. C'est comme ça que je conçois ma musique. Je sais que je vais te rejoindre sous peu. Nous pourrons en discuter...
- 3.40 Brel éclata de son rire légendaire.
— Je t'attends mais il n'y aura ni bière ni cigarettes.

Intimité partagée

- 0.00 Broum, broum, broum, broum !
- 0.04 Dans un concert coordonné de klaxons, le long cortège arrive à faible allure, les machines rutilantes étincelant sous le soleil estival.
Roue dans roue, les trente motards constituent un ruban de chrome ondulant, long serpent noir et doré, dont la puissance contenue met à l'épreuve ses dompteurs. La lente progression inhabituelle des motos, coutumières de la vitesse, fascine les piétons ébahis.
- 0.39 Sur l'esplanade, touristes et badauds, enchantés de l'aubaine, dégagent leurs smartphones pour filmer l'extraordinaire spectacle. Ils s'interpellent entre amis, curieux de connaître l'identité des héros du jour.
- 0.56 Les sourires fleurissent sur nombre de visages, sourires d'adultes redevenus, pour un temps, des enfants émerveillés. Les petits battent des mains et poussent des cris de joie.
- 1.11 La cohorte motorisée qui a longé le front de mer une première fois, revient pour un deuxième tour.
La foule est désormais nombreuse et enthousiaste, massée sur le trajet. La plage s'est vidée en partie, le boulevard est noir de monde. La clameur monte vibrante, si forte qu'elle couvre le bruit des moteurs. Questions et injonctions fusent en tous sens :
Poussez-vous, je veux voir. Qui est-ce ? Où vont-ils ? Les reconnaissez-vous ? Les petits devant !
- 1.44 Le visage bronzé du meneur, mangé par des Ray-Ban, interpelle chacun.
— C'est un acteur, disent certains
— Non, c'est un Prince oriental, assurent d'autres
— Je ne me rappelle plus son nom, pensent la plupart
- 2.10 Le chef de file lève le bras et chacun freine sa bête vrombissante. La tête de cortège s'est arrêtée entre le Grand Hôtel de l'Océan et la Résidence Marine Royale, devant une singulière et modeste propriété. Au bout d'un jardin de sable et de galets, une maison de pierre tarabiscotée, aux jolis volets pastel.
Le cavalier en chef descend de sa monture, son armée a fait taire les moteurs. Il ôte son heaume, la population massée retient son souffle.
- 2.40 Le jeune homme pousse le portillon du jardin et progresse dans l'allée sablonneuse, jusqu'à la porte d'entrée du pavillon, où il actionne la sonnette.
Une fenêtre s'entrebâille à l'étage, un cri se fait entendre, une cavalcade que chacun imagine, puis la porte s'ouvre à la volée et une jeune femme apparaît. L'homme s'incline, met un genou à terre et tend sa main ouverte où semble posé un papillon.
- 3.10 La foule vibre, conquise. « C'est une demande en mariage ! Comme c'est romantique ! » Les commentaires courent sur le trottoir ; une assurance, « Ils sont beaux, ils vont bien ensemble ! » suivie d'une inquiétude qui monte « pourvu qu'elle dise oui ». Comme un feu d'artifice en plein jour, le crépitement des photos qui tentent de capter l'instant précieux, pétille.
- 3.33 En un geste tendre, la belle tombe dans les bras de son soupirant. Nul besoin de plus de mots, sous les hourrahs unanimes des spectateurs, un long baiser de cinéma suffit.

L'épopée d'une vie

- 0.00 Ils sont tous là, prêts à s'élancer dans cette course infernale tels de braves soldats. Un seul en sortira vivant. C'est au péril de leur vie qu'ils participent. Après tout, ont-ils le choix ? Depuis toujours, ces athlètes connaissent leur destinée. Ils savent que la chance d'être l'élite est très faible. La tension monte d'un cran. Tous se serrent près de la ligne de départ. Ceux qui se trouvent devant se sentent opprimés. Ils sont prêts à partir à tout moment. Ça y est, le départ est donné. Les coureurs s'élancent sur la piste. Le terrain n'est pas apte pour une telle prouesse. Le sol est humide et glissant. Il empêche les participants de se déplacer aussi vite qu'ils le veulent.
- 0.44 Le critérium a à peine démarré que les plus rapides prennent la tête du peloton. Ils sont des milliers à donner le maximum d'eux-mêmes. Certains plus lents et plus faibles ont déjà déclaré forfait. Ils n'étaient pas assez préparés pour cette épreuve. La première ligne droite semble interminable. À sa fin, nombreux seront les abandons. Un goulot d'étranglement bloquera les moins déterminés. Les blessures sont très fréquentes ici. Ces athlètes ne seront pas les premiers à franchir cette étape. Et peut-être pas les derniers. La compétition est si ardue qu'il est possible qu'aucun ne sorte vainqueur. L'épreuve est mondialement connue pour sa difficulté.
- 1.16 La première complication affrontée, les champions encore en lice entrent dans ce qui ressemble à un grand terrain dénudé de toute végétation et verdure. Seules de la boue, des ornières et des petites collines apparaissent à perte de vue. Les sportifs ne sont pas encore au bout de leur peine. Il leur faut le traverser avant de prendre une allée très fine. Plus étroite encore que le goulet qu'ils viennent de passer à toute vitesse. Dans cette étendue, les uns glissent sur le sol mouillé, les autres tentent d'avancer plus vite en réalisant de grands sauts et ne pas se retrouver embourbés. Aucune technique n'est infaillible. La meilleure est celle qui évitera toute blessure pour atteindre le Graal. Des cris fusent de part et d'autre du champ de courses. Les athlètes donnent tout ce qu'ils ont au plus profond d'eux. Certains tombent et ne se relèveront jamais. Ce ne sont pas des gladiateurs dans des arènes, mais leur sort est tout aussi peu enviable.
- 2.05 Un sprinteur se démarque enfin. Il a semé ses compagnons de galère. Ils sont à présent loin derrière lui. C'est vrai qu'il semble plus athlétique que les autres. Il est plus svelte, plus musclé. Il paraît inarrêtable. Comme si l'effort qu'il est en train de faire ne lui provoque aucune fatigue. Dans sa tête, seule une chose compte : la quête inespérée de sa vie. S'il est l'élite, il pourra accomplir de belles choses. Il a une vision précise du futur qu'il espère tant. Il le sait, il a été créé pour réussir. Il se considère comme une machine prête à conquérir le monde. Il arrive devant la dernière partie du parcours. Il doit pénétrer seul dans le chemin étroit et aux parois moites. Il est tellement exigü et sombre qu'il ressemble à un tunnel. Après une fraction de seconde d'hésitation, le compétiteur s'élance. Heureusement qu'il n'est pas très grand, il peut se déplacer la tête baissée sans perdre de vitesse. Malgré tout, il se sent plus puissant et plus rapide que jamais. Il avance dans l'obscurité avec agilité. Tous ses sens sont à l'affût. Il sait ce qu'il est venu chercher. Il sent qu'il en approche. Son cœur bat la chamade. Il entame la courbe d'un virage en épingle avant d'enfin l'apercevoir. Il s'arrête un instant pour l'observer. Ce pour quoi il a toujours vécu se trouve juste devant lui. Le finaliste doit faire vite car il entend les autres concurrents approcher. Plus une minute à perdre, le microscopique spermatozoïde reprend sa course effrénée jusqu'à l'ovule. Il s'en approche, en fait le tour. Il sent un lien unique se tisser avec cette cellule créatrice de vie. Ils sont faits pour être ensemble. Après quelques secondes de recherche, le gamète mâle parvient à pénétrer l'ovocyte. Il avait raison de croire en ses capacités. Grâce à lui, à eux, un nouvel être verra le jour sur Terre.

La ronde des nuages

0.00 Ils passent les nuages
En ronde dissipée
Pressés lourds et douillets

Repassent les nuages
Au ciel échevelé
ris et roses mêlés

Sans se lasser images
Mobiles à l'infini
Leur souffle nous ravit

0.30 À ceux qui les regardent
Le cœur devient léger
Leurs pieds ont tant dansé

Les rayons du ciel dardent
Dans l'azur entêté
Des valse endiablées

Tournent leurs rêves ardents
Enchantés ils ont ri
Sous les futaies jolies

1.00 Ils passent les nuages
En ronde dissipée
Pressés lourds et douillets

Repassent les nuages
Au ciel échevelé
Gris et roses mêlés

Sans se lasser images
Mobiles à l'infini
Leur souffle nous ravit

1.30 Peut-on danser toujours
Voir plus loin le chemin
En se tenant la main ?

Chanter au ciel l'amour ?
La vie fuira demain
Toujours est un mot vain

Les oiseaux de retour
De la joie ne se lassent
C'est d'une belle audace

2.00 Ils passent les nuages
En ronde dissipée
Pressés lourds et douillets

Repasent les nuages
Au ciel échevelé
Gris et roses mêlés

Sans se lasser images
Mobiles à l'infini
Leur souffle nous ravit

2.30 Le renard file au vent
La marmotte s'endort
La chouette a des yeux d'or

Liberté, vœu puissant
Aux tièdes jette un sort
La nature rend fort

Fraternité d'un chant
Qui nous sort des abris
Soyons tous réunis

3.00 Ils passent les nuages
En ronde dissipée
Pressés lourds et douillets

Repasent les nuages
Au ciel échevelé
Gris et roses mêlés

Sans se lasser images
Mobiles à l'infini
Leur souffle nous ravit

3.30 À quand la douce paix
Sans ombre sans violence
Beauté seule puissance

Au fourreau dort l'épée
Légèreté présence
Si fière renaissance

De vos cœurs neufs chantez
Requiem oublié
Poème guilleret

Joëlle Caujolle

Le messenger

- 0.00 SILENCE
- 0.05 Sur le toit du monde, j'aperçois le soleil. Pourtant, il est là, brûlant mais étouffé par un brouillard de poussière qui ne retombe jamais. Difficilement, je me lève, avec le poids des siècles sur mon dos. Je prends mon bâton de pèlerin. Je veux et dois voir ce qui se cache derrière ce nuage sombre qui nous sert désormais de ciel.
- 0.40 Que puis-je faire, moi qui suis ici pour donner ma vision des choses ? À part pleurer, haïr ce monde que nous avons pourri. Et, avancer, toujours avancer, quoiqu'il arrive, quelles que soient les ténèbres qui peuvent m'attendre là-bas, pour enfin apporter « la » preuve ultime et ôter les présomptions que nous pourrions avoir.
- 1.10 Je dévale les collines, ou ce qu'il en reste. Elles sont effacées, lissées par la pollution comme des visages sans traits. J'évite les racines mortes, sèches, puantes, émergeant du sol tels des bras de zombies voulant attraper mes jambes pour me ralentir et me faire tomber dans les tréfonds de l'âme, dans ce que j'ai de plus vil et que je partage avec vous.
Ces radicules spectrales me rappellent, dans un cri muet, qu'ici, autrefois... Les forêts vivaient. Elles respiraient.
Que puis-je dire, moi qui suis ici pour donner ma vision des choses ? Ainsi, j'accélère, je marche dans les sillons secs des rivières. Là où l'eau chantait, les cailloux brûlent désormais mes sandales de vagabond. Les herbes fossilisées sont devenues des pailles de verre, cassantes, stériles, qui fouettent mes mollets.
- 2.05 Soudain à mes pieds le vide. La mer n'existe plus ! Il n'y a plus de bleu, plus de vagues, que du sel. Un semblant d'horizon que l'on ne peut qu'imaginer tellement la pollution a construit une barrière épaisse.
Il n'y a plus de villes, plus de vies, plus une once d'espoir sur cette terre décharnée ! Tout est consommé. Tout est fini. J'ai peur.
Et, je me sens pour la première fois solitaire.
- 2.55 Dans un dernier effort, je m'appuie sur mon bâton de pèlerin, avec le poids des siècles qui m'use. J'écoute le murmure d'un vent chaud et crasseux. Je regarde mes mains craquelées. Je contrôle ma colère, ma résilience forcée. Je ne peux pas retenir mes larmes qui roulent sur mes joues burinées et sales.
Je réfléchis un instant à ce que je vais pouvoir dire et à la façon dont j'aborde l'ignominie qui se reflète dans mes pupilles.
Alors, résignée, las, abattue, je retourne péniblement m'asseoir sur les falaises du monde.
Je ferme les yeux, comme pour oublier la couleur des cendres.
Que puis-je faire finalement ? Je ne suis qu'un simple messenger.
Un unique témoin qui transmettra, au silence éternel, que ce fut fait.
Que l'homme a fini son œuvre.

Mathias Grumberg